

## Le Sud dans le Nord : *La rivière sans repos* de Gabrielle Roy

Lidia González Menéndez (Université d'Oviedo)

### Résumé

L'estompage du primitivisme nordique sous la pression d'un Sud menaçant traduit la fragilité du territoire dans *La rivière sans repos* (1970), œuvre de Gabrielle Roy. Plus que le Nord, c'est le Sud dans le Nord qui semble s'inscrire dans ces récits. Par ailleurs, le va-et-vient des personnages, leurs voyages réels ou imaginaires entre la civilisation méridionale et les latitudes arctiques font émerger leur vulnérabilité, surtout dans le cas d'Elsa qui, anéantie par l'ébranlement identitaire, sombre dans l'aliénation.

Publié en 1970, le septième livre de Gabrielle Roy reste une création négligée par la critique. Sa place marginale au sein de l'œuvre royenne ne doit pas néanmoins empêcher d'y porter attention, étant donné la présence en son sein de questions tout à fait actuelles, car la narration vise directement la déstabilisation des identités culturelles et individuelles. En effet, les diverses manifestations du progrès introduites dans la vie des Inuits tout au long des quatre récits du volume génèrent peu à peu une perte de références et une inadaptation notoire, aboutissant à la déchéance de la protagoniste qui sombre dans la folie. *La rivière sans repos*<sup>1</sup> se présente divisée en « Trois nouvelles esquimaudes » : « Les satellites », « Le téléphone » et « Le fauteuil roulant », suivies par la narration éponyme de l'ouvrage, qui clôt le livre. « Les satellites » met au premier plan, avec l'histoire de Deborah, l'attitude des « Esquimaux » devant la mort, assumée calmement, et leur désarroi face aux tentatives des Blancs pour prolonger la vie. Le mirage de la technologie qui masque une expropriation identitaire se matérialise avec les mésaventures de Barnaby dans « Le téléphone », et il en est de même dans la troisième nouvelle, « Le fauteuil roulant », car l'objet évoqué dans le titre semble libérer Isaac des handicaps tout en l'emprisonnant subrepticement. Éblouie par la culture blanche, l'héroïne de « La rivière sans repos » finit par succomber au conflit de civilisations qui se profile dans les histoires précédentes. Elsa Kumachuck aime le progrès parce qu'il procède du monde blanc d'où vient son enfant Jimmy, fruit du viol commis par un soldat américain. Le Sud la séduit, l'éloigne de son mode de vie traditionnel et la dépossède de son identité jusqu'aux dernières conséquences, l'effondrement et physique et mental, lorsque son fils l'abandonne et s'enfuit vers le Sud.

---

<sup>1</sup> Gabrielle Roy, *La rivière sans repos*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1995 [1970].

Les contours mythiques encadrant *La montagne secrète* (une réflexion allégorique sur l'art, à travers les vicissitudes d'un peintre voyageant du Grand Nord canadien jusqu'à Paris, publiée par Roy quelques années auparavant, en 1961) se désagrègent jusqu'à la disparition dans *La rivière sans repos*. Bien que l'action des deux œuvres ait lieu dans le Grand Nord, il ne s'agit plus ici d'une épopée septentrionale où espaces grandioses et éléments naturels rapetissent les personnages, les sommant à prendre conscience de leurs limitations. Loin du primitivisme boréal, dans le roman inuit, le territoire de l'Ungava assume les traits d'un endroit menacé, et l'immensité, la désolation des latitudes arctiques ne s'imposent pas ; bien au contraire, elles subissent la pression d'un Sud envahissant qui triomphe sur l'isolement nordique. Et le Nord et le Sud configurent tous deux un espace conflictuel où l'un ne saurait exister sans le concours de l'autre. Oscillant entre ces deux mondes qui s'avèrent irréconciliables, le carrousel de péripéties d'Elsa l'amène à la folie.

## Deux univers en conflit

La trame de *La rivière sans repos* se situe dans un pays façonné par l'homme qui y a laissé son empreinte. Le primitivisme de l'Ungava s'évanouit et, malgré sa vastitude, la toundra revêt dans la narration toute sa vulnérabilité ; aux confins de l'Arctique, le progrès porte atteinte au territoire et la civilisation des Blancs met en danger l'équilibre précaire d'un environnement aussi grandiose que fragile. L'évocation paysagère dans la triade des « Nouvelles esquimaudes » et dans le récit éponyme final se présente régulièrement ponctuée par la prolifération de déchets, des pneumatiques ou des bidons rouillés, des amoncellements de ferraille et d'ordures. La dégradation des habitations inuites ne le cède en rien à celle des espaces ouverts : la tente en peau de phoque ou l'iglou d'antan, parfaitement intégrés dans l'environnement et adaptés au mode de vie, sont relégués au profit de cabanes en planches ou de huttes Quonset<sup>2</sup>, qui se dressent à présent aussi bien dans le village blanc que dans le village inuit. À l'intérieur des cahutes, les couvertures de laine achetées au magasin de La Baie d'Hudson ont remplacé les peaux tannées artisanalement, le plastique foisonne et les objets de rebut recyclés font office de mobilier, tels le grabat fait de banquettes d'auto sur lequel gît Deborah dans « Les satellites » ou les caisses de bois qui tiennent lieu d'armoires, de chaises ou de tables pour Elsa dans le récit final. L'entichement pour les vêtements des Blancs, bien plus

---

<sup>2</sup> Structure semi-circulaire préfabriquée, construite en tôle ondulée, dont le dessin s'est inspiré de la remise Nissen développée en Grande-Bretagne pendant la Seconde Guerre mondiale. La construction prend son nom de l'endroit où se trouvait sa première usine, Quonset Point, au Rhode Island.

banals et inadaptés au milieu, a quasiment banni parkas et bottes en peau de phoque, tenue traditionnelle utilisée depuis toujours par les Inuits. Ces derniers, chasseurs et pêcheurs depuis la nuit des temps, se nourrissaient de la mer et fréquentaient l'intérieur des terres de manière saisonnière afin de compléter leur approvisionnement en denrées. La Compagnie de la Baie d'Hudson modifie complètement les habitudes alimentaires des Inuits en introduisant notamment le thé et la farine, des produits qui constituent en grande partie le ravitaillement de la population locale. Plus le phoque cru, le poisson ou le *bannock*, leur pain sans levure, deviennent rares dans l'alimentation quotidienne, plus l'assimilation au style de vie américain leur impose le bœuf haché et le pain blanc. Pour la communauté de *La rivière sans repos*, la nature ne représente plus la manne nourricière qui rythme leur existence ; au contraire, ce sont des histoires cinématographiques invraisemblables, venues du Sud, qui peuplent la fantaisie des habitants de ce pays reculé. Comme en réponse à l'appel du départ, orchestré autrefois par les cycles naturels les contraignant à partir pour leurs chasses lointaines, les Inuits se fondent dans le spectacle et se laissent emporter loin, ensorcelés par le cinéma, immergés dans la vie méridionale projetée sur l'écran. Enfin, l'armée américaine avec sa base aérienne et ses radars installés dans le Nord est un élément déstabilisateur fort visible dans le livre. C'est également une présence cruciale pour les vicissitudes d'Elsa dans « La rivière sans repos ».

La représentation du Sud constitue ici bel et bien une menace qui plane sur la population inuite, car du début à la fin de la narration, l'ébranlement de l'identité collective et individuelle des Inuits est fruit de leur contact avec le mode de vie méridional. Ce danger s'étale tout au long des « Nouvelles esquimaudes », pour atteindre son climax dramatique dans l'histoire éponyme de clôture. Les personnages de *La rivière sans repos* se montrent, pour utiliser une formulation de François Ricard, « non seulement divisés, mais dépossédés, incapables de se rassembler intérieurement ou de coïncider avec eux-mêmes, et comme perpétuellement en exil<sup>3</sup> ». Exilés d'eux-mêmes, Deborah, Barnaby, Isaac ou Elsa sont aussi les otages d'un espace qui, à force de leur être étranger, leur devient hostile.

L'ici et l'ailleurs de *La rivière sans repos*, le Nord et le Sud en l'occurrence, sont foncièrement liés dans une relation conflictuelle, faite à la fois de contiguïté et d'éloignement. Toutes proportions gardées, le Grand Nord inscrit dans le livre est en proie à l'urbanisation et à l'américanisation qui bouleversent les enclaves citadines du Sud. À preuve, les éléments typiquement urbains qui foisonnent dans l'Iguvik de « Les satellites » ou dans « Le fauteuil roulant », mais qui sont plus abondants dans la

---

<sup>3</sup> François Ricard, *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2001, p. 158.

communauté de Fort-Chimo, dans « Le téléphone » ou « La rivière sans repos ». Sur la rive opposée de la rivière Koksoak, le vieux Fort-Chimo n'échappe guère à l'invasion du Sud. L'exode de ses habitants vers le nouveau Fort-Chimo, provoqué par l'implantation de la base militaire américaine, accélère l'abandon de la vieille bourgade, et il devient impossible aux anciens ressortissants de cette enclave mourante de se reconnaître dans l'environnement inhospitalier du village déserté, tant il représente la misère et le dénuement des années révolues.

Or, de part et d'autre de la Koksoak abondent des vestiges soi-disant cosmopolites dont la proximité rend encore plus visible la distance qui les sépare, traduisant ainsi le conflit spatial qui configure l'enclave. Les maisons, la chapelle, le magasin ou le poste de La Baie d'Hudson désaffectés rendent compte de cette problématique dans le vieux Fort-Chimo. Pour ce qui est du nouveau Fort-Chimo, l'aperçu inaugural du village dans « La rivière sans repos » s'arrête sur la « promenade », la route pavée entre les baraquements de l'armée américaine et la piste d'atterrissage, et décrit son effet extraordinaire dans l'entourage :

[...] la large route goudronnée que l'Armée venait de construire pour relier ses baraquements à la piste d'atterrissage. Il n'y en avait pas long, un peu plus d'un mille seulement, après quoi c'était le rude sol raboteux de toujours où, à marcher par les mêmes endroits depuis des années, on n'était pas encore parvenu à marquer sous ses pas ce qui aurait pu avoir l'air d'un sentier mais, sans doute parce que très courte, cette surface lisse était d'un effet extraordinaire. Tout d'un coup, on avait l'impression d'être ailleurs, pour ainsi dire dans une ville. [...] Ainsi l'endroit était-il devenu en quelque sorte la « promenade » de Fort-Chimo<sup>4</sup>.

En plein cœur du désert arctique, une route ; au milieu de l'immense pays nu, une agglomération urbaine... À cela s'ajoute la dénomination « ville », entre guillemets, souvent appliquée, soit au village blanc de Fort-Chimo ou à Fort-Chimo dans son ensemble, ces guillemets soulignant la distance ironique établie par la narration entre le Nord et le Sud. Si dans *La montagne secrète* la description liminaire de l'Ungava présentait un territoire sauvage et surhumain, *La rivière sans repos* met l'accent sur la fragilité du territoire, un pays qui se débat entre le primitivisme nordique et le progrès méridional.

Le cloisonnement spatial des personnages, qui sont tenus d'évoluer dans le cadre qui leur est assigné sans possibilité aucune de s'en sortir, n'est qu'un autre versant du conflit qui oppose le Nord et le Sud. Séparé par la

---

<sup>4</sup> Gabrielle Roy, « La rivière sans repos », *op. cit.*, p. 95. Désormais, les références à cette nouvelle seront indiquées par le sigle *RR*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

Koksoak, le nouveau Fort-Chimo, destination inévitable de l'exode qui avait dépeuplé la population voisine, se dresse face au nouveau Fort-Chimo, habité par les plus réfractaires au progrès, les « irréductibles » (RR, 66). À l'intérieur du nouveau village, le « village esquimau » (RR, 97), au bord de l'eau, se présente clairement délimité à l'égard du « village des Blancs » (RR, 93), situé un peu plus en amont, sa localisation plus élevée tenant à souligner le rôle dominateur de la civilisation méridionale ; c'est dans le village inuit de ses premières années que retourne Elsa, vaincue par la vie, après s'être établie pendant un certain temps dans le village des Blancs. Quant à la mission catholique et au temple anglican, chacune des deux confessions envisage différemment l'activité pastorale envers ses ouailles et rayonne dans des milieux divers, sinon opposés : l'ici du père Eugène, toujours proche, toujours disponible dans le village, et l'ailleurs du révérend Hugh Paterson, en perpétuelle tournée d'évangélisation à travers la toundra.

Non moins important que le cloisonnement spatial, le cloisonnement temporel assiège aussi les personnages. Dans *La rivière sans repos*, le passé est révolu et le futur s'avère incertain ; il ne reste que le présent, lui aussi confus, plein de contradictions. Les Inuits, à présent sédentaires, s'adonnent fréquemment à des évocations de leur mode de vie du passé, de leur nomadisme arpentant en long et en large la toundra ; les Blancs, eux, sont habités par un constant souci de l'avenir. Ainsi la communauté inuite balance entre l'enracinement nostalgique et récalcitrant dans sa culture millénaire, et la séduction et le déchirement face à la technique et le confort venus du Sud. C'est surtout chez Elsa que s'incarne cet écartèlement sans issue : ni tournée vers le passé ni soucieuse de l'avenir, la protagoniste ne parvient pas à donner sens à son existence.

La narration offre deux exceptions, deux lieux affranchis de cette problématique spatio-temporelle : le jardin du père Eugène, évoqué dans « Le téléphone », et le cimetière du vieux Fort-Chimo du dernier récit. Tous les deux offrent un territoire de rencontre et d'intégration à la communauté inuite et à la communauté blanche. Le jardin est un ouvrage collectif, créé avec de la terre venue de France mélangée à la terre locale. Entre le délire de pierre, d'eau et de glace qu'est l'Ungava, cette espèce de lopin alluvial du Sud introduit la force et la beauté fertile de la terre, élément rare dans le monde arctique. L'ici et l'ailleurs, le présent et le temps révolu se donnent la main dans le jardin du père Eugène : « Ainsi s'était constituée la merveille de Fort-Chimo, comme autrefois il y avait eu, à ce que disait le grand Livre pieux, les jardins suspendus de Babylone<sup>5</sup>. » Après un passé commun de misère, le cimetière abandonné du vieux Fort-Chimo accueille quant à lui les défunts blancs et inuits sans distinction, à tel point que le parage est

---

<sup>5</sup> Gabrielle Roy, « Le téléphone », *op. cit.*, p. 63.

imprégné d'entente, de « fraternel accord » (*RR*, 157) entre ces deux mondes par ailleurs irréconciliables. Dans la nécropole abandonnée, protégée de l'intempérie et parsemée d'arbres, Elsa trouve un endroit paisible où s'abstraire de la division qui bouleverse sa vie. Ce n'est que la mort qui résout le conflit de la jeune femme, son tiraillement entre le Nord et le Sud.

### **Le Sud dans le Nord**

Le Nord, le Sud, deux mondes antinomiques, deux pôles d'attraction, la destination des voyages, oniriques ou physiques, des personnages. Et pourtant il ne serait pas tout à fait exact de les considérer comme des compartiments étanches, dans la mesure où la présence narrative du Nord ne tiendrait pas sans le concours du Sud. Plus précisément, c'est le Sud dans le Nord qui configure l'univers nordique de *La rivière sans repos*. Le récit du voyage d'Elsa avec son fils Jimmy et son oncle Ian vers la Terre de Baffin livre une vision grandiose de l'espace boréal, pur et illimité, la « vraie tundra », le « vrai pays des Esquimaux » :

Dès qu'ils eurent quitté la côte, ils plongèrent dans une plaine blanche illimitée et rase. C'en était fini du pays de roc, rigoureux et dénudé, qui avait pourtant eu ses courbes et ses creux dans lesquels de petits arbres parvenaient à vivre. À présent c'était le visage décharné de la création au point où il n'est pas possible de l'être davantage. De la neige, à l'infini, n'émergeaient même pas de pauvres herbes. C'était ici la vraie tundra, [...] recouverte de rien d'autre que de sa rude toison végétale, le vrai pays des Esquimaux. En sa voix résonnait de la tendresse, comme s'il présentait un pays des plus accueillants. (*RR*, 181)

Considérant le Nord comme « un pays des plus accueillants », la description semble mieux s'adapter à l'image habituellement réservée au Sud. Accueillant malgré la rudesse paysagère, amène malgré son austérité, hospitalier malgré l'emprise des éléments naturels et, la nuit venue, à l'intérieur de l'iglou, chaleureux et isolant de la rigueur hivernale, le Nord s'approprie les attributs du Sud. En plein milieu de la tundra, l'immense pays nu devient une habitation colossale pour les voyageurs du Septentrion ; la chaleur de la maison de glace, parfaitement intégrée dans le paysage, les stimule pour maîtriser l'espace qui avait toujours été le leur, pour reprendre et s'approprier les coutumes ancestrales. À l'aller, pendant qu'ils mettent le cap sur le Nord, la nature concourt, avec une météorologie favorable, à l'allégresse des expéditionnaires, ravis de leur communion avec le ciel et la terre. En revanche, quand ils décident de rebrousser chemin vers le Sud pour faire soigner Jimmy à Fort-Chimo, la furie des éléments se déchaîne dans une tempête qui met à rude épreuve l'endurance des expéditionnaires, et la narration du périple méridional rejoint le ton d'une odyssée. D'alliée qu'elle avait été dans le Nord, la nature mute en leur pire ennemie dans le Sud.



Prisonnière des espaces de liberté, tel est le paradoxe apparent de la relation d'Elizabeth Beaulieu avec le Nord, mais qui s'explique dans la mesure où, dans son Nord, le Sud est omniprésent. Créature urbaine parfaitement adaptée à la promiscuité des villes, les immenses espaces vides de la toundra accentuent sa solitude et accroissent son exil. Colifichets, lectures, musique, et jusqu'au confort et au raffinement du Sud mis en scène dans la récréation du cadre mondain de ses thés, tout s'avère inefficace pour conjurer la captivité de l'épouse dépressive du policier de Fort-Chimo. La vastitude nordique l'intimide, et elle se sent observée, jugée et même ridiculisée par le ciel boréal. Les latitudes arctiques déploient leur caractère le plus sauvage et l'horizon infini du Grand Nord atteint les proportions démesurées de *La montagne secrète* dans la perception propre à la dame du Sud. Son Septentrion atteint la cruauté et la rigueur extrêmes du milieu arctique qui lançait son défi à Pierre Cadourai : « le pays nu aux horizons lointains » (RR, 120), « la formidable emprise du pays solitaire » (RR, 123), « l'immense paysage nu » (RR, 147), « ce désert du ciel et de la terre » (RR, 146), « stérile et impitoyable étendue » (RR, 118), « neige [...] livide » (RR, 147), « le ciel rigoureux » (RR, 123), « l'air coupant » (RR, 146), « le morne horizon glacial » (RR, 146), « l'infinie misère de l'Arctique » (RR, 147), « cette extrémité du monde, pour elle barbare » (RR, 118)... Terre hostile et dépouillée, stérile et pauvre, le Nord de madame Beaulieu se manifeste comme une horizontalité interminable et intimidante, une immense étendue enneigée de laquelle émergent, telles des îles, quelques crêtes rocheuses, composant « une sorte de mer pétrifiée » (RR, 147). Rien de plus éloigné de l'immobilité sous-jacente dans la dernière image que la vision de la ville pour la citadine qu'est Elizabeth Beaulieu : « des rues animées, des magasins grouillants, le va-et-vient rassurant des villes » (RR, 147). Il n'en reste pas moins que la désolation du pays exerce sur elle une certaine attraction, et le récit la situe souvent à la baie panoramique de sa maison, ouverte sur tout ce paysage vide. À l'instar du héros de *La montagne secrète*, le Nord fascine la dame du Sud, mais tandis que le peintre croît intérieurement en assimilant la beauté des grands espaces arctiques comme un défi, Elizabeth Beaulieu sombre, abattue par la mélancolie. Dans le Nord, le Sud engendre un double exil : l'exil géographique, l'éloignement à l'égard des territoires méridionaux familiers, doublé d'un exil personnel, le repli sur soi, l'immersion dans ses propres distances intérieures.

Bien qu'on emprunte la voie du Nord, c'est le Sud qui paraît s'imposer pour le cheminement de Barnaby, Deborah, Isaac ou Ian. Désabusés après une expérience amère avec les latitudes méridionales, leur décision de faire route vers le Nord suppose en réalité une fuite du Sud. Tel est le cas de Barnaby, désenchanté des leurres de la civilisation, qui décide de quitter le nouveau Fort-Chimo afin de s'installer de l'autre côté de la rivière Koksoak, à la rencontre de l'authenticité primitive. Quant au périple

de Deborah vers l'hôpital méridional où elle est traitée pour sa maladie, il ne fait qu'aiguiser sa nostalgie nordique ; une fois de retour dans les latitudes boréales, l'empreinte du Sud creuse un éloignement infranchissable par rapport à son Nord natal, dans lequel la femme ne s'identifie plus. Cet écart déclenchera chez Deborah le départ, définitif et irréversible cette fois, son dernier voyage vers le Nord, vers la banquise, à la rencontre de la mort, à l'exemple de son ancêtre, la Vieille, souvenir qui hante la mémoire collective de la communauté. Après son suicide manqué, Isaac vise le Nord avec le regard, l'océan Glacial déjà atteint par sa fille Deborah pour mourir à la manière inuite. On inflige la vie au vieil Inuit emprisonné dans son fauteuil roulant, on lui impose la loi du Sud, à laquelle il cherche à échapper. Quittant définitivement le nouveau Fort-Chimo, Ian tourne le dos à la promiscuité de la bourgade, mais sa marche vers le Nord n'en est pas moins un geste de libération par rapport à tout le cortège d'avancements introduits par les Blancs qui, sournoisement, selon lui, engendrent une entrave à la liberté et une dépossession de soi. L'estompage du Sud n'est qu'apparent.

La fragilité et la vulnérabilité du Nord s'inscrivent dans *La rivière sans repos* dans la même proportion que l'on montre la « fausse douceur » (RR, 176) du Sud perçue par le policier Roch Beaulieu et qui obnubile Elsa. Traversant la Koksoak, la protagoniste entreprend bien plus qu'un voyage dans l'espace, puisque dans son aventure nordique, la dimension géographique va de concert avec une dimension temporelle : la période dans son village natal, le vieux Fort-Chimo, constitue essentiellement un retour aux origines, où tout échappe aux règles des Blancs, le logement, la nourriture et jusqu'à la sexualité – l'inceste. L'odyssée nordique de Jimmy préfigure pour l'enfant le paradis perdu qu'il essayera de trouver plus tard dans le Sud. De la main de son oncle, le séjour dans le vieux Fort-Chimo suppose une découverte ravissante de la vie inuite traditionnelle, les coutumes, la pêche, et une initiation à l'aventure viatique, explicite dans le petit traîneau construit par Ian à son intention et où « [l'enfant] partait seul pour des semblants de randonnées » (RR, 165). Toutefois, le périple nordique se solde par un échec : voulant contourner les contraintes de la civilisation, la scolarisation obligatoire en l'occurrence, la fugitive Elsa se heurte aux limites des savoirs traditionnels, insuffisants pour guérir son fils, et elle doit le confier à la médecine des Blancs. En réalité, avec son expédition vers le Nord, Jimmy entame son départ définitif vers le Sud ; d'ailleurs, le retour vers le rivage méridional de la Koksoak, le nouveau Fort-Chimo, signale une étape intermédiaire pour sa fuite vers le Sud. C'est prostré dans son lit d'hôpital, entouré des soins d'une infirmière blonde aux yeux gris, que Jimmy commence à s'écarter de sa mère, à l'égard de laquelle il perçoit pour la première fois la différence raciale.

Empruntant la voie des airs pour entreprendre son périple méridional, fuguant vers les grandes villes des Blancs, Jimmy entreprend la recherche du



paradis perdu, non plus dans le primitivisme nordique ébauché dans la fuite avec sa mère et son oncle, mais dans le progrès méridional représenté par le pays paternel, les États-Unis. Son retour à Fort-Chimo, aérien également, confirme que ce n'est pas le paradis qu'il a rencontré là-bas, mais l'enfer de la guerre du Vietnam. Pour sa part, retournant s'établir dans le village blanc de Fort-Chimo, Elsa plonge dans le monde des Blancs, ce qui entraîne inévitablement une séparation des siens et, à la longue, une immersion dans ses propres distances intérieures. De retour dans le village inuit de Fort-Chimo, dépendante de la bière et de la cigarette, nomade comme naguère Winnie, sa mère, Elsa erre inlassablement sur les bords de la rivière Koksoak. Ni la Terre de Baffin ni les États-Unis ne se présentent dans *La rivière sans repos* comme des espaces favorables à la réinvention de soi ou à la quête identitaire, devenant plutôt des enclaves conflictuelles. Quoique Elsa se penche vers le Nord ou vers le Sud, quoiqu'elle cherche à perpétuer l'expérience séculaire de ses ancêtres inuits avec son périple nordique, le séjour dans le vieux Fort-Chimo ou la fuite vers la Terre de Baffin, quoiqu'elle se démène pour s'assimiler aux Blancs avec son retour vers des latitudes plus méridionales, ses tentatives d'échapper à son destin échouent. Chaque voie qu'elle entreprend s'oppose à la précédente et l'amène à un cul-de-sac.

Le Sud aussi bien que le Nord configure l'espace problématique de *La rivière sans repos*, où aucun des deux points cardinaux ne saurait exister sans l'autre. Il s'agit de deux forces qui attirent et perturbent également les personnages, et qui se manifestent avec une acuité dramatique chez Elsa, dont la maternité tourmentée reflète le choc de ces deux mondes en tension. À la manière de la route pavée de l'armée américaine, le trajet vital de cette femme ne conduit nulle part. Ou, plutôt, le voyage intérieur entrepris par Elsa l'amène loin, l'éloigne d'elle-même.

### Trajet vers l'aliénation

Les personnages de *La rivière sans repos* sont atteints par ce que Dominique Fortier appelle une « double aliénation » car, d'une part, ils se montrent « étrangers à un progrès qu'ils ne maîtrisent ni ne comprennent tout à fait » et, d'autre part, « ils sont pareillement étrangers au mode de vie qui a toujours été le leur et qu'ils ont abandonné au profit de ce progrès auquel ils n'arrivent pas à s'acclimater<sup>6</sup> ». Plus que nul autre des personnages royens, la protagoniste de l'histoire de clôture sombre dans l'aliénation. La dépossession de soi qui accable cette femme, loin d'être

---

<sup>6</sup> Dominique Fortier, « L'écriture comme paradoxe : étude de l'œuvre de Gabrielle Roy », thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 2003, f. 206.

symbolique, se concrétise par une déchéance progressive, de corps et d'esprit. L'œuvre retrace les étapes du cheminement de l'héroïne jusqu'au dénouement inexorable, la folie, au gré de son va-et-vient entre la culture blanche et la civilisation inuite traditionnelle. Par son voyage vers le Nord, son seul périple réel, ou par ses errances sans but aux bords de la Koksoak comme par sa tendance innée à la rêverie, qui configure d'innombrables parcours imaginaires, la jeune femme se présente toujours en marche, s'éloignant de plus en plus d'elle-même.

L'aliénation d'Elsa suit un trajet dans lequel il est aisé de repérer quatre étapes, étroitement liées au mouvement. L'étape liminaire, qui correspond avec la première partie du récit (chapitres 1 à 7), démarre avec la jeune fille en marche, réalisant aisément le transit entre ces deux mondes en tension, le Sud et le Nord, en l'occurrence les histoires cinématographiques dont elle cherche à élucider le sens avec ses amies et son chez soi inuit, vers lequel elle retourne, enjouée. Premier jalon dans son éloignement de la réalité, l'épisode du viol<sup>7</sup> s'insère dans une atmosphère également éloignée de la réalité, à mi-chemin entre les fantaisies filmiques méridionales et la quotidienneté inuite. La maternité, bouleversante, amorce son écartèlement entre ces deux univers antinomiques ; la dissemblance physique entre la mère et son fils ne fait que serrer les liens entre les deux, mais en même temps, au nom de cette singularité, elle renonce à ses repères identitaires et s'empêtre dans la spirale de la consommation. Pour entourer son garçon des biens étalés dans la vitrine de La Baie d'Hudson, elle travaille comme femme de ménage chez madame Beaulieu. La perplexité d'Elsa devant la mélancolie de sa patronne, comblée d'affection et de bien-être matériel, montre à quel point l'Inuite reste étrangère à un progrès qui lui échappe. Il n'en reste pas moins qu'Elsa se tient également à l'écart du mode de vie qui a toujours été le sien et, par le biais du refus de la figure maternelle, elle rejette son appartenance. Les deux versants de l'aliénation d'Elsa, son asservissement aveugle au progrès tout comme son éloignement identitaire d'avec le monde inuit, tous les deux se traduisent par une constante course, son va-et-vient frénétique défiant la force des éléments, de la hutte familiale à la maison des Blancs ; cette marche effrénée montre Elsa comme à la merci de son écartèlement entre le progrès et sa propre identité. Le mouvement s'esquisse aussi dans la figuration avec laquelle la jeune femme se représente le refus de sa culture inuite: « la marche qu'elle poursuivait vers un but d'ailleurs sans cesse se dérobant » (RR, 127).

Le départ de la jeune mère vers la rive sauvage de la Koksoak et son installation dans le vieux Fort-Chimo pour y vivre à la manière ancestrale en

---

<sup>7</sup> La présentation narrative particulière de l'épisode du viol est analysée par Dominique Fortier, *op. cit.*, p. 210-214 et par Alain Roy, *Gabrielle Roy : l'idylle et le désir fantôme*, Montréal, Boréal, coll. « Cahiers Gabrielle Roy », 2004, p. 118-127.

compagnie de son oncle Ian inaugure une deuxième étape (la deuxième partie du récit, chapitres 8 à 12). Elsa croit répondre à un appel confus vers un autre mode de vie et, de la sorte, parer aux risques du progrès. Ses parcours au bord de l'eau ou ses promenades dans le cimetière du vieux Fort-Chimo sont autant de tentatives pour se réinventer soi-même en se penchant vers son propre passé. S'adonnant à l'écriture par les lettres à sa mère et à madame Beaulieu, Elsa aperçoit une voie pour s'exprimer et pour transmettre ses impressions à autrui. Cependant, c'est son penchant naturel pour la rêverie et la flânerie qui l'emporte, et elle fléchit devant l'effort mental, et même physique, requis par la tâche scripturale et explicite, encore une fois, dans la marche : « Suivre ses pensées comme on suit la course des nuages, ou encore, indéfiniment, le fil de l'eau, était une chose ; courir après, les traquer, les enfermer en des mots, en était une autre. » (*RR*, 171)

Dans la troisième étape (chapitres 13 et 14), de retour dans la nouvelle bourgade, la mère et le fils ne retournent pas habiter en compagnie de leur parenté ; s'installant dans le « village blanc » de Fort-Chimo, Elsa vit en marge des Inuits et embrasse tout à fait les coutumes de la communauté blanche, sans pour autant s'y intégrer. Les exigences grandissantes de Jimmy intensifient l'esclavage d'Elsa, travaillant d'arrache-pied dans la fabrication de souvenirs « esquimaux », des recreations artificielles du passé. Isolée des siens, coincée entre le passé et l'avenir, elle perçoit l'éloignement d'elle-même opéré par ce but qui se dérobe sans cesse, son reniement identitaire. Enfermée dans son logis, la femme vit enchaînée à son présent ; le mouvement circulaire de la machine à coudre remplace la rêverie erratique ou le contact avec la Koksoak de jadis.

La dépossession filiale amorce l'étape finale dans l'aliénation du personnage (les quatre derniers chapitres de « La rivière sans repos »). La singularité physique de l'adolescent l'amène à se questionner sur son identité, et à éprouver à l'égard de sa mère le même mépris que celle-ci éprouvait envers la sienne. Mère et fils sont étrangers l'un pour l'autre, et Elsa cherche réponse à sa confusion auprès de la rivière. Jimmy fugue une première fois vers Roberval, est ramené à Fort-Chimo, puis il s'enfuit pour de bon vers le Sud, vers le pays de son père. Son fils parti, Elsa se laisse aller dans la rêverie et la fainéantise, et retourne s'établir, écartée de tous, dans le village inuit. Libérée de son travail, de ses possessions et de son apprêt vestimentaire, elle se crée un nouveau besoin, la bière, « le bon poison » (*RR*, 229), qui nourrit ses rêves et l'éloigne de la réalité. Anéantie par l'ébranlement identitaire qui lui a arraché son fils, malade et prématurément vieillie, enfoncée dans sa dépendance à l'alcool et au tabac, été comme hiver Elsa arpente les bords de la sauvage Koksoak, son effondrement physique la rapprochant de plus en plus de sa mère Winnie. Devenue une « incorrigible nomade » (*RR*, 240), ses constantes allées et venues au bord de l'eau sont autant de déplacements compulsifs propres d'un esprit détraqué.

Physiquement délabrée, éloignée d'elle-même, Elsa succombe au conflit de civilisations qui l'a tiraillée toute sa vie durant. Il n'en est pas moins vrai que la déchéance du personnage se montre sous un angle favorable, car sa perplexité initiale devant le progrès cède le devant de la scène à sa perception, clairvoyante malgré l'aliénation, des risques de la civilisation blanche à travers le malheur de son fils devenu *G.I.* comme son père. La folie ne lui ôte en rien son extraordinaire sensibilité envers la nature, et sa capacité de s'émouvoir devant la beauté reste intacte :

Au crépuscule, il lui arrivait de suspendre son interminable marche. Elle s'attardait. Elle regardait encore longuement le monde à l'heure de son enchantement. Puis elle se penchait pour ramasser des riens : un galet au reflet bleuté ; un œuf d'oiseau ; ou de ces filaments de plante, fins, blonds et soyeux comme des cheveux d'enfants, qui sont faits pour porter au loin des graines voyageuses.

Elle les détachait brin à brin et soufflait dessus, son visage abîmé tout souriant de les voir monter et se répandre dans le soir. (*RR*, 240)

Le retour aérien de Jimmy répare une fois pour toutes son départ. L'absence filiale n'en est pas une. Dans le monde d'Elsa, il reste présent ; perdu en chair et en os, son fils lui revient dans son univers onirique. La naissance de son rejeton lui donne vie à deux reprises, quand sa mère le met au monde biologiquement et quand Jimmy retourne à sa mère pour s'intégrer dans ses rêves. Après une vie marquée par la souffrance, le sourire qui se dessine sur le visage d'Elsa clôt le récit sur un ton d'espoir.

Se recherchant soi-même, Elsa s'égare dans les méandres de la folie. Refusant le modèle maternel, la fille aboutit à être son double ; le cheminement du personnage constitue un voyage de retour au point de départ, un retour à la mère. La vie de l'Inuite est un branle-bas permanent se voulant un éloignement de Winnie, mais qui bientôt se transforme en un rapprochement à la génitrice. À son insu, Elsa réussit à s'établir dans le territoire primitif préalable au départ, troquant ainsi l'échec de son périple nordique en un triomphe au-delà de la réalité.